

## POÉSIES

**KARIN UELTSCH**  
LA MORT D'UN PÈRE  
Traduit du norvégien  
par Marie-Pierre Fiquet  
Folio, 540 pp., 9 €.

Yvonne Fréchet  
La mort d'un père



«Ce n'était pas normal qu'un enfant meure avant ses parents. Ce n'était pas normal. Pas normal. Et pour moi? Qui papa avait-il été? Quelqu'un dont je souhaitais la mort. Alors pourquoi toutes ces larmes?»

## LIVRES

## NOUVELLES

**FOUND LAROU**  
LES NOCES FABULEUSES  
DU POLONAIS  
Julliard, 174 pp., 17,50 €.



Le Polonais du titre s'appelle Matchek (transcription approximative). A la suite d'échanges économiques entre son pays et le Maroc, Matchek le dentiste atterrit à Khouribga, où le narrateur dirige une mine de phosphates. Sinistre farce, on fait croire au dentiste qu'on lui organise un mariage pour rire, mais le voilà avec une femme dans son lit, et dans son jardin, qui s'active pour de vrai entre charmillie et espaliers. Note de bas de page: «Je prends ces détails dans un classique du XIX<sup>e</sup> siècle, ne connaissant rien à l'horticulture et n'ayant donc aucune notion de ce que Daouda pouvait bien faire en son jardin.» Toutes les nouvelles mettent en place de jolis tours de passe-passe. **Cl.D.**

**ZOYA FIRZAD**  
COMME TOUS  
LES APRÈS-MIDI  
Traduit du persan  
par Christophe Balaç. Zulma poche, 134 pp., 7,95 €.



«Allah pousse un grand soupir et va au salon [...]. Elle observe la cour, l'arbre à kakis, le bassin carré entouré de pots de géraniums.» Des femmes à leur fenêtre ou dans leur cuisine. Elles se font faire des robes chez la couturière, mettent un tchador fleuri

pour acheter un pain au sésame chez le boulanger, surveillent les devoirs des enfants, arrosent les pétunias et se demandent si elles vont ranger le sous-sol ou faire du riz à la tomate pour le dîner. Les très courtes et très délicates nouvelles de l'Iranienne Zoya Pirzad évoquent des vies sans histoire, mais il ne faudrait sans doute pas chercher loin pour trouver l'enlui, l'angoisse ou le vide. Elle sait comme personne évoquer le temps qui passe, les pensées et sentiments fugaces et flous. Ceux qui sont juste sous la surface, dans cette zone intermédiaire où on se contente généralement de passer, et ça vaut sans doute mieux. «Quand elle reste sans rien faire, elle se met à avoir des idées – des idées noires, des idées vaines.» **N.L.**

## RECIT

**PHILIPPE FRANCHINI**  
CONTINENTAL SAIGON  
Equateur, 318 pp., 21 €.



Mathieu Franchini, né en Corse en 1900, instituteur comme la mère de Marguerite Duras, émigre en 1930 en Indochine, où la diaspora corse et les autres colons espèrent la fortune. Il rachète à Saigon l'hôtel Continental, énorme bâtisse de la rue Catinat, celle où tout se passe. Généreux, théâtral, Mathieu est une légende locale et le Continental, une institution. Y descendent des écrivains, des journalistes, Lucien Bordard ou Graham Greene. Philippe, fils de Mathieu et d'une Vietnamiennne, reprend les rênes de l'hôtel de 1965 à 1975, l'année de la chute de Saigon. A l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de l'événement est réédité le témoignage de Philippe Franchini sur l'aventure familiale, excellent poste d'observation

de la société coloniale. Il l'avait écrit à chaud et publié en 1976, dans la foulée d'un départ déchirant. Les haies d'hibiscus, les allées «ombragées de tamarinières», la chaleur (le casque protège l'Européen du «coup de bambou»), l'opium, mieux toléré que le soleil, c'était à oublier. **V.B.-L.**

## ROMAN

**HELEN DUHMORE**  
LE MENSONGE DE DANIEL  
BRANWELL Traduit  
de l'anglais par Josette  
Chichaportiche. Meïeure  
de France, 314 pp., 23,50 €.



Le jeune Daniel revient de guerre – la Grande, celle de 14. Sa mère n'est plus là. Son meilleur ami est mort lui aussi, au front. La boue des tranchées obsède le jeune homme, s'insinue dans ses rêves. A force de l'accompagner sur les lieux de son enfance, entre les falaises et la maison de maître où vit encore la sœur de son ami, nous ne prenons pas garde à l'étrangeté de ce garçon. Pourquoi ne pas enterrer la vieille Mary dans le jardin, comme elle l'a demandé? Daniel n'a de compte à rendre à personne. **Cl.D.**

## POÉSIE

**HENRI COLE**  
LE MERLE, LE LOUP SUIVI  
DE TOUCHER Traduit  
de l'anglais (Etats-Unis)  
par Claire Malroux. Le Bruit  
du temps, 264 pp., 22 €.

D'essence autobiographique, les poèmes de l'Américain Henri Cole commencent souvent par un geste anodin (beurrer une tartine, par exemple) et finissent toujours par rafler toutes les dimensions secrètes d'un instant. Les souvenirs, les lieux, les règnes, les registres se trouvent à touche-touche, comme dans un patchwork, les coutures en moins. Avec la simplicité désarmante de ce vers: «Mes lèvres malgré moi se mordillent, comme des créatures qui se différencient.» A la fin, on a toujours l'impression d'avoir passé plusieurs frontières sans s'en rendre compte, de ne plus savoir où l'on se trouve, mais que l'essentiel tient à cette manière de circuler librement: «Sur le quel je me fais couper les cheveux et regarde/l'été s'épanouir, égayant le gris général/uniforme, comme une gorgée de gin/se répand dans les capillaires de mon cerveau, anesthésiant tout ce qu'il est/trop douloureux de penser ou d'exprimer,/cependant que dans l'eau je balance mes pieds/comme des bouts d'homme.» **L.d.C.**

## HISTOIRE

**ALAIN CAROU  
ET MATTHIEU  
LETOURNEUX**  
CINÉMA PREMIERS  
CRIMES  
Paris Bibliothèques,  
200 pp., 35 €.



Le cinéma des premiers temps a presque d'emblée inventé tous les genres, expérimenté tous les styles. Dès 1901, Ferdinand Zecca tourne *Histoire d'un crime*, une série de tableaux inspirés du musée Grévin. De cette date à l'avènement du parlant, des centaines de films de détectives ou de bandits ont été projetés sur les écrans. Magnifiquement

illustré (il accompagne une exposition de la Galerie des bibliothèques), *Cinéma Premiers Crimes* explore cette production encore mal connue. Il montre notamment les liens étroits entretenus avec l'univers des journaux et des feuilletons populaires, l'étonnante porosité de la fiction et de la réalité. On filme des faits divers et des histoires d'Apaches, on reconstitue les exploits de Bonnot et des «bandits en automobile», mais les génies du crime, Zigomar, Fantômas ou Démons, tiennent encore le haut du pavé. Le monde change toutefois. De l'imaginaire des bas-fonds et des *Mystères de Paris*, on passe vers 1920 à celui des grattis et des gangsters made in Chicago. **D.K.**

## PHILOSOPHIE

**CESARE BECCARIA**  
DES DÉLITS ET DES PEINES  
Préface de Xavier Tabet,  
traduction et notes  
d'Alessandro Fontana  
et Xavier Tabet,  
Gallimard, 228 pp., 25 €.



Considéré comme un chef-d'œuvre, l'ouvrage du juriste, philosophe et économiste italien, publié en 1764, a modifié à jamais le «droit de punir», et influencé tout l'appareillage juridique européen. Avant lui, et jusqu'à la Révolution française, tout crime était un crime de «lèse-majesté», dans la mesure où le souverain est «source de justice» et tout droit de punir un droit régalien. Avec Cesare Beccaria, «les délits et les peines» vont se fonder sur la liberté des individus et non sur le pouvoir du roi, et relever d'un droit social, «celui de la société à se défendre contre ceux qui transgressent ses pactes fondateurs». La dernière phrase du livre exprime la «nouveau»

qu'il installe dans le droit: «Pour que toute peine ne soit pas une violence d'un seul ou de plusieurs contre un citoyen privé, elle doit être nécessairement publique, prompte, nécessaire, et la plus petite parmi celles possibles dans des circonstances données, proportionnée aux délits, dictée par les lois.» Le texte est donné ici dans une traduction nouvelle, et accompagné d'un appareil critique. **R.M.**

## ESSAI

**KARIN UELTSCHI**  
PETITE HISTOIRE  
DE LA LANGUE  
FRANÇAISE-  
LE CHAGRIN DU CANCRE  
Imago, 272 pp., 22 €.



Aujourd'hui, dit-on, le français serait menacé, par la déficience de l'orthographe, la novlangue communicationnelle, l'«invasion» de l'anglais. «La langue française, si belle, va se corrompre...» On l'écrivait en 1898! C'est que, en réalité, jamais le «français» n'a suivi le cours d'un long fleuve tranquille, et a toujours été en butte à des conflits, souvent liés à l'opposition ancien-moderne. On le voit si, comme le fait Karin Ueltschi, professeur de langue et de littérature du Moyen Age à l'université de Reims, on en retrace l'histoire, «ponctuée d'avancées et d'hésitations, de victoires et de défaites aussi», toujours tendue «entre évolution inopinée de l'usage et désir rationnel de normalisation». L'ouvrage de Karin Ueltschi est également un «plaidoyer» pour «la langue médiévale, l'ancien et le moyen français», la «merveilleuse ancienne langue française qu'on est en train de laisser tomber comme une «préhistoire» négligeable». **R.M.**